

NANTERRE

AMANDIERS



Nanterre-Amandiers / saison 2017-2018

REVUE DE PRESSE

LENZ

DU JEUDI 23 NOVEMBRE AU DIMANCHE 3 DÉCEMBRE 2017

JOURNALISTES PRÉSENTS

REVUE DE PRESSE GLOBALE ANTÉCHRONOLOGIQUE

QUOTIDIEN

WEB

**Service de presse
MYRA
Yannick Dufour
Sarah Mark
01 40 33 79 13
myra@myra.fr**

JOURNALISTES PRÉSENTS

ATINAULT Marie-Laure / **IDFM Radio Enghien**

BOUCHEZ Emmanuelle / **Télérama**

BOUQUET Vincent / **Sceneweb.fr**

BOS-JUCQUIN Sonia / **Theatoile.wordpress.com**

DULAURIER Sarah / **Radio Campus – Les ballades de Sarah Nelson**

HAN Jean-Pierre / **Témoignage Chrétien**

HELIOT Armelle / **Le Figaro**

HOTTE Véronique / **Hottellotheatre.wordpress.com**

KIYOMASA Kawakita / **Presse japonaise**

ROUSSELET Micheline / **SNES**

ROSSI Gérard / **L'Humanité**

THIBAUDAT Jean-Pierre / **Mediapart.fr**



Johan Leysen, un comédien qui n'a plus la jeunesse de Lenz et qui, pourtant, l'incarne à merveille. Pierre Grosbois

THÉÂTRE

Lenz multiplié par trois et en toute folie

Jacques Osinski à Nanterre et Anne-Laure Liégeois à Amiens ont mis en scène le texte de Büchner. Deux partis pris qui diffèrent, deux versions brillantes.

Immobile, le jeune homme marche dans la forêt froide et épaisse. Devant un écran ouvert comme un éventail, où défilent de saisissantes et remarquables images de nature filmées par Yann Chapotel, Lenz, poète de 20 ans aux boucles blondes qui encadrent son beau minois, se raconte, dit ses doutes, ses angoisses, le glissement vers une folie qu'il subit comme un indomptable fardeau. Pour l'interpréter, Jacques Osinski a choisi de faire appel à Johan Leysen, un comédien qui n'a plus la jeunesse de l'écrivain et qui, pourtant, l'incarne à merveille, avec une légèreté troublante, une économie de gestes qui illuminent la pensée et les frayeurs de l'écrivain déjà perdu, ainsi qu'il l'a démontré lors de la création au Théâtre des Amandiers de Nanterre (1).

Écrite par Georg Büchner en 1835, cette nouvelle (inachevée) n'est pas à proprement parler un texte de théâtre, même si elle fait désormais souvent allemands. La confusion mentale du jeune poète est incontestablement séduisante. Et offre une belle matière à travailler, comme une glaise à modeler. Ainsi Lenz, surpris à se baigner nuitamment dans l'eau glacée de la fontaine, qui ne trouve plus guère de repos même dans la religion, ou la solitude qu'il recherche comme compagne, conserve un mystère propice à l'imaginaire. « Vous n'entendez pas la voix effroyable qui crie partout à l'horizon et que l'on nomme d'habitude le silence ? » s'exclame-t-il.

Anne-Laure Liégeois, dans sa version découverte à Amiens (2), a proposé à deux comédiens, Olivier Dutilloy et Agnès Sourdillon, d'investir le personnage, dans un récit à deux voix, qui offre une ouverture de plus sur cet écrivain peu productif mais qui, comme le pointe la met-

teur, « le théâtre ». Elle en fait d'ailleurs la démonstration en proposant en ouverture *les Soldats*, d'après Jakob Lenz cette fois, avec sur le plateau pas moins de seize comédiens. Les deux précédemment cités, ainsi que Luca Besse, James Borniche, Elsa Canovas, Laure Catherin, Camille de Leu, Simon Delgrange, Anthony Devaux, Victor Fradet, Isabelle Gardien, Paul Pascot, Alexandre Prusse, Achille Sauloup, Didier Sauvegrain, Veronika Varga. Cent soixante comédiens ont été auditionnés, ce qui donne une idée du travail sur ce texte.

JACQUES OSINSKI
RÉALISE UNE ALCHEMIE
POÉTIQUE ENTRE
LES IMAGES D'UNE
NATURE FILMÉE DEPUIS
LES CIMES ET
LA CONFUSION
MENTALE DU JEUNE
LENZ.

Des hommes violents entre eux, comme ils le sont face aux femmes

Les premières scènes, avec fanfare aussi tonitruante que dissonante, ouvrent le propos avec bonheur. En accord avec la représentation d'hommes jeunes ici aussi, soldats débordant d'ennui, de certitudes de classe et de testostérone. Violents entre eux, comme ils le sont face aux femmes, choisies jeunes et naïves si possible. « À travers la destruction de Marie », qui d'amoureuse hésitante se voit échouer au bordel, Lenz dénonce « l'histoire de la violence universelle faite aux femmes, mises au rang d'esclaves sexuelles dans un monde organisé par les hommes selon des lois qu'ils ont eux-mêmes établies », précise Anne-Laure Liégeois. Son parti pris est efficace. Sans ambiguïté et sans voyeurisme. Mais d'une actualité toujours sensible, plus de deux siècles après Lenz. ●

GÉRALD ROSSI

(1) Jusqu'au 27 janvier à la Comédie de Reims, 3, chaussée Bocquaine. tél. : 03 26 48 49 10.

(2) Du 23 janvier au 2 février, Théâtre 71 à Matakoff, tél. : 01 55 48 91 00. Puis, tournée en février et mars au Grand T de Nantes, au Havre, à Mons (Belgique), Châtelleraut, Alès, Limoges, Dijon...

Johan Leysen, un voyage initiatique

THÉÂTRE Dirigé par Jacques Osinski, le très grand comédien belge incarne, avec une force et une profondeur sidérantes, « Lenz » de Büchner.

ARMELLE HÉLIOT aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Lenz est un artiste légendaire. Et autant que lui, le texte qu'un épisode de sa vie inspira, des années après sa mort, à Büchner. Il y a donc Jakob Michael Lenz, l'auteur dramatique allemand, fils de pasteur, né en 1751, mort en 1792. Lenz né en ce qui est aujourd'hui la Lettonie, mort à Moscou. Mais qui vécut une partie de sa vie en Alsace. Lenz, admirateur de Kant, grandi dans la proximité de Goethe, qui fait publier ses premières œuvres : *Le Précepteur*, *Le Nouveau Menoza*, *Les Soldats*. Lenz, jeune homme brillant et exalté, idéal porte-feu du mouvement littéraire du Sturm und Drang (tempête et passion), mais qui, peu à peu, va glisser dans la déraison...

Et il y a Lenz, le Lenz de Büchner, une nouvelle de 1835 de l'auteur de *Woyzeck* et qu'il composa en s'appuyant sur le journal d'un homme d'une générosité profonde, le pasteur Jean-Frédéric Oberlin. Lui aussi appartient à la légende pour qui aime la littérature, le théâtre, les destins contrariés.

Très grand art

Lenz, déchiré par un chagrin d'amour, doutant de tout, bascule dans la paranoïa, voit en ses protecteurs des comploteurs. À partir de 1776, son état s'aggrave et un médecin strasbourgeois, Johann Kaspar Lavater, a l'idée de confier cette âme en souffrance à l'un de ses amis. C'est Oberlin. On est alors en 1778. Lenz va aller à pied, en plein hiver, jusqu'au Ban de la Roche, à Waldersbach. Un épisode où alternent éclaircies de lucidité et bouffées délirantes.

Le pasteur, qui l'aime et veille sur lui, prend des notes. Elles serviront à Georg Büchner. Traduit par Georges-Arthur Goldschmidt, *Lenz* est un texte fascinant, comme est fascinant le tragique destin du poète.

Jacques Osinski propose une version théâtrale pure de ce récit. Il s'appuie sur un interprète d'une sensibilité, d'une intelligence, d'une présence confondantes. Un des plus grands comédiens européens, avec une carrière forte entre Belgique, Pays-Bas, France, notamment, entre langue flamande et langue française. Un porte-feu, lui aussi, Johan Leysen.

Une heure vingt de parole, tenue au soupir près, par un homme un peu à contre-jour car, derrière lui, un double panneau, plié en son milieu, est la source de lumière principale avec celles de Catherine Verheyde. Il s'agit d'une vidéo, projetée continuellement, signée Yann Chapotel. Images de montagne, images de sapins croulant sous la neige, saisies par un drone. Images vraiment puissantes lorsque, à la fin, elles donnent le sentiment d'un paysage abstrait, griffé d'encre sombre.

Mais la seule encre qui vaille, ici, c'est celle de Büchner, telle que Johan Leysen la restitue. Les bras, les mains, viennent en appui du propos, comme s'il extirpait de lui-même les mots. On distingue peu le visage, le regard. On les devine, puis ils s'imposent à la fin, comme s'il revenait de très loin, lui aussi. C'est du très grand art théâtral, musical, car le texte est ici partition et la voix, timbre comme rythme, disent tout. On suit le voyage, les faits, les pensées. Le temps et l'espace sont abolis. ■

**Au Théâtre Nanterre-Amandiers,
jusqu'au 3 décembre.**

**Reprise à la Comédie de Reims
du 17 au 27 janvier 2018.**

TT

Lenz, poète germanophone du mouvement *Sturm und Drang* (« tempête et passion »), a vécu un court moment d'apaisement en 1778, chez le pasteur d'un village des Vosges. Quand, en 1835, le dramaturge Georg Büchner s'interroge sur son cas à partir du journal de l'hôte et des documents laissés par Lenz lui-même, il projette dans ce personnage retiré du monde ses propres exigences et angoisses d'artiste. Le portrait de Lenz qu'il en tire est sculpté sur scène au plus fin par l'acteur belge Johan Leysen. Immense et solide interprète, celui-ci restitue avec une délicate intensité les sentiments contradictoires qui assaillent cet homme coincé entre art et folie, pourtant prompt à décocher quelques flèches lucides à son ex-ami Goethe. Debout et tout en noir, la silhouette encadrée par deux parois où défilent de somptueux paysages montagnards sentant la roche et la terre, il apparaît en poète-marcheur solitaire, avalé par une nature grandiose qui exacerbe ses émotions. Pour qu'une telle épiphanie se produise, la concentration du spectateur est requise. – **E.B.**

| 1h20 | Du 17 au 27 janvier, Comédie de Reims (51), tél. : 03 26 48 49 00.

Johan Leysen dans les pas du « Lenz » de Georg Büchner

1 DÉC. 2017 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Le metteur en scène Jacques Osinski a eu la bonne idée de demander à l'acteur Johan Leysen de s'emparer du « Lenz » de Büchner, un texte sans pareil.



Scène de « Lenz » © Pierre Grosbois

Dans la pénombre, l'acteur Johan Leysen vient s'installer dans le coin que forment deux panneaux blancs ouvrant un angle d'une centaine de degrés. Haute stature, corps sans graisse, lignes saillantes. Il est habillé en noir, chaussé de solides chaussures.

« *Lenz traversa la montagne* »

Il relève les manches de son pull noir en laine, laissant apparaître ses avant-bras. Et c'est cela qu'on verra tout au long : ses mains, ses avant-bras, sa tête nus, sa peau burinée par la vie, les projecteurs, les nombreux rôles que l'acteur Leysen a joués en Belgique, aux Pays-Bas, en France, ailleurs.

Il pivote légèrement sur la droite, écarte les pieds pour bien tutoyer le sol. La lumière est montée sans se presser, il tend maintenant les bras devant lui, serre les mains l'une contre l'autre, les noue. Tension.

Ses yeux légèrement plissés au-dessus du promontoire que forment ses bras tendus, regardent au-delà. Dans le silence, il voit. Et c'est tendu vers cette vision qu'il parle, c'est elle qui appelle les premiers mots : « Le 20 janvier... »

Leysen se tait une ou deux secondes après ces premiers mots lâchés. Il nous laisse souffler. Il sait que dans la salle certains découvrent ce texte pour la première fois et qu'il y en a d'autres pour qui ces trois mots magiques ouvre une panetière de souvenirs.

Il reprend : « ...Lenz traversa la montagne. » Petite respiration puis : « Les sommets et les hauts flancs de montagnes dans la neige, les vallées vers le bas, une pierraille grise, des surfaces vertes, rochers et sapins. » Chaque virgule est comme un caillou anguleux rythmant la marche du dire. Les mains, les mouvements des avant-bras accompagnent le texte dans une sorte de partition : ils orchestrent la vision. Georg Büchner dans un état de voyance écrit ce que voit Lenz autour de lui dans sa traversée des Vosges s'enfonçant dans la nuit (« L'obscurité était venue, le ciel et la terre se fondaient en un seul »), lui qui, au mieux, n'a traversé ces montagnes que de jour et en plein été.

L'acteur Leysen coagule ces visions. Sculptant dans l'espace les phrases de Georg Büchner avec ses avant-bras, ses paluches d'homme des bois. Et il en sera ainsi jusqu'au bout du *Lenz*, texte laissé inachevé par Büchner quand Lenz arrive à Strasbourg le 8 février 1778 après avoir longtemps séjourné chez le pasteur Berlin à Waldersbach.

Poète et médecin

Pour écrire *Lenz*, un bon demi-siècle plus tard, Büchner s'appuie sur *Herr L.*, les notes qu'a laissées le pasteur Oberlin sur le séjour chez lui du poète allemand. Il s'en nourrit mais s'en détache tout autant quant à l'approche de la folie grandissante de Lenz qu'il analyse en poète et en médecin (qu'il était). Tout le début du récit, cette traversée des montagnes de nuit, il l'écrit dans l'exhalation d'une connivence, autant de pages fulgurantes, dénuées du moindre pittoresque.

Humble passeur, Johan Leysen s'en tient au mouvement des phrases, au cheminement du récit, sans déroger aucunement à la grammaire gestuelle qu'il a mise en place au début et au parler timbré par sa voix magnifiquement rétive à tout effet. C'est haut.

Il est dommage que sur les deux murs blancs soient projetée en permanence une succession de paysages montagneux, forêts et rochers filmés semble-t-il avec une caméra. Une commande du metteur en scène Jacques Osinski à Yann Chapoteau. C'est une succession d'images qui, croyant le servir, contrarient notre rapport avec l'acteur. A quoi bon ? Les phrases de Büchner sont des paysages qui n'ont pas besoin qu'on les illustre. Exemple : « Il fallait souvent qu'il regarde Oberlin dans les yeux, et le calme puissant qui tombe sur nous dans la nature au repos, dans la forêt profonde, dans les nuits d'été qui fondent au clair de lune, lui semblait encore plus proche dans cet œil calme, ce visage noble et grave. »,

La syntaxe souvent bizarre de Büchner (qui n'a probablement pas relu son texte resté inachevé) n'est pas pour rien dans la postérité de ce texte. L'un de ses traducteurs, Jean-Pierre Lefevre, parle de « provocation à la correction ». Il existe cinq ou six traductions en français de *Lenz*, celle que dit Leysen est signée Georges-Arthur Goldschmidt.

Büchner, comme avant lui Lenz, a vécu un certain temps à Strasbourg, ville où on les considère volontiers comme des figures alsaciennes. Au début des années 90, deux strasbourgeois, bons marcheurs, eurent envie de mettre leurs pas dans ceux de Lenz racontés par Büchner. Antoine Sadowski était ingénieur et photographe passionné par la photographie nocturne. Jean-Claude Richez était lui aussi passionné par le paysage. En histoire, il avait travaillé sur l'invention du paysage alsacien au XVI^e et XIX^e siècle. Marcher de nuit était leur but, Lenz leur offrit le chemin à suivre. Ils avaient lu le texte de Büchner, lu *Le 20 janvier* un des premiers livres de Jean-Christophe Bailly (éditions Christian Bourgois), lu Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe.

La première année, les deux amis ont marché toute la nuit et ce n'est que le lendemain en début d'après-midi qu'au milieu de nulle part ils ont décidé d'en rester là : ils étaient à mi-chemin. Par la suite, ils ont appris que Lenz avait fait la première partie du parcours en diligence.

Les années suivantes, ils ont été rejoints par de rares amis. « Marcher dans les Vosges en hiver et en pleine nuit, c'est retrouver une certaine étrangeté », se souvient Richez. Leur marche n'était nullement un pèlerinage, ils avaient cependant le texte dans la poche et, plus sûrement, de la vodka. Cela a duré cinq hivers. Et puis l'un est parti à Paris, l'autre a eu des responsabilités à la mairie strasbourgeoise.

Lenz connaîtra d'autres aventures par acteurs et lecteurs interposés. Rodolphe Burger semble vouloir s'y intéresser.

Ah, ce *Lenz* de Johan Leysen. Je n'oublierai pas de sitôt les mains ouvertes de l'acteur épaississant l'air. A-t-il pensé à ces mots que Büchner met dans la bouche de Lenz lorsque ce dernier s'adresse à madame Oberlin : « Voyez-vous, pour moi, c'est parfois comme si avec les mains je cognais contre le ciel. »

Théâtre des Amandiers, Nanterre, mar au ven 29, sam 18h, dim 16h, jusqu'au 2 déc ; Comédie de Reims, du 17 au 27 janv.

Lenz : voyage dans les pensées escarpées d'un poète maudit

27 novembre 2017 / dans À la une, Les critiques, Moyen, Nanterre, Théâtre / par Vincent Bouquet



Johan Leysen photo Pierre Grosbois

Au Théâtre Nanterre-Amandiers, Jacques Osinski transforme la nouvelle de Büchner en un seul en scène intimiste porté par le comédien Johan Leysen. D'un esthétisme remarquable, sa proposition peine néanmoins à bouleverser.

« Lenz » fait partie de ces textes paradoxaux. Grand classique du théâtre allemand, la nouvelle inachevée de Georg Büchner est relativement peu montée en France. Pour tenter d'en révéler d'autres facettes, Jacques Osinski choisit de la présenter sous un jour atypique. Là où Cornelia Rainer avait entrepris une réhabilitation de Jakob Lenz grâce à une mise en scène traditionnelle, le metteur en scène français opte pour un solo. Toute la place y est donnée au récit des pensées tumultueuses du jeune écrivain, conté par Johan Leysen comme s'il en avait été témoin.

Poète maudit, malade de l'âme aux tendances suicidaires, disciple de Kant et ami de jeunesse de Goethe, Lenz espère pouvoir régler ses troubles psychiques en se retranchant dans les montagnes vosgiennes, chez le pasteur Oberlin. Rejeté par la nature qu'il a parcourue pour arriver jusqu'à son refuge, il n'y trouve pas le réconfort et la paix intérieure qu'il avait escomptés. Pour lui, tout ne semble être qu'obstacles et meurtrissures, lutte constante et complexe sur les chemins escarpés de sa pensée. La sagesse touchante d'un comédien d'âge mûr comme Johan Leysen donne une résonance particulière à ce mal de vivre propre à la jeunesse. De sa voix douce au timbre grave, éraillée par les années, il porte un regard bienveillant et ferme sur ce jeune homme perdu en lui-même. Il réussit à transformer son histoire en un conte initiatique dramatique réservé aux grands enfants.

Dans cette forme intimiste, deux écrans vidéo font office d'unique décor. Et quel décor ! Grâce au travail du vidéaste Yann Chapotel, les montagnes parcourues par Lenz se dessinent en toile de fond au rythme d'un travelling presque imperceptible. Filmées à deux saisons différentes, les images donnent à voir des paysages splendides, emplis de cimes qui percent sous une épaisse brume et de neige immaculée. D'une hostilité accueillante, ce panorama offre à Johan Leysen un écrin onirique où les mots ne sont plus les seuls vecteurs de sens. Sans tomber dans l'illustration du récit, il en ouvre plutôt une autre dimension. Comme si ces montagnes avaient elles-mêmes pénétrées dans l'esprit de Lenz. A la fois prison dangereuse et magnifique champ des possibles.

Seulement, le récit de Johan Leysen reste trop intérieur. Dans sa posture statique et froide, quasiment désincarnée, il n'offre pas assez de générosité dans son jeu. Décrits avec un ton uniforme, lent, découpé, les tourments du jeune Lenz ne parviennent pas tout à fait jusqu'à nous. Là où ils devraient parfois exploser, ils restent en retrait, piégés dans des variations qui souffrent d'être insuffisamment marquées. Le regard perdu dans la vague, Johan Leysen ne cherche jamais à impliquer le public dans cette histoire et le laisse alors à l'extérieur, subjugué par la beauté esthétique de l'objet théâtral mais trop peu bouleversé.

Vincent Bouquet - www.sceneweb.fr

Nanterre Amandiers

Du 23 novembre au 3 décembre 2017

Mar., mer., jeu., ven. à 20h

Sam. à 18h

Dim. à 16h



Lenz par Johan Leysen, un sommet

Par Armelle Héliot le 26 novembre 2017, 11h19 | Réactions (0)

Texte à part dans le paysage de la littérature allemande, il passionne les gens de théâtre et on le comprend. Sans l'interprète qui le porte, guidé par Jacques Osinski, ce moment n'aurait pas une telle force.

Lenz de Büchner, c'est une pépite. Un texte bouleversant, puissant, étrange, le texte d'un jeune homme de vingt-deux ans, âge qu'a Georg Büchner lorsqu'il commence à composer cette nouvelle inachevée.

Il s'appuie sur un autre texte, celui du bon Jean-Frédéric Oberlin, le pasteur du **Ban de la Roche**, qui accueille le jeune Jacob Lenz, sur les conseils d'un médecin de Strasbourg, le **Docteur Kaufmann**.

On a déjà entendu, en France, de grands interprètes se fondre dans ce récit très prenant et très difficile à incarner, en même temps.

Johan Leysen est l'un des plus grands interprètes européens. On l'a d'abord connu avec des artistes néerlandais et flamands, puis on l'a applaudi sous la direction de metteur en scène de langue française. Mais il n'est jamais aussi bien qu'aux commandes et, ici, il est de toutes manières le seul qui importe, l'interprète.

On ne met en doute ni la finesse de Jacques Osinski, qui, de toutes manières a pensé à lui et c'est un geste essentiel, évidemment. On ne met pas en cause l'intérêt ou non de la présence puissante d'une vidéo de Yann Chapotel, qui a filmé la montagne grâce notamment à un drone. Personnellement, ces images sont comme un écran entre le comédien et nous, même si elles sont projetées derrière lui...Mais, disons-le, le paysage qui est important, c'est le **paysage mental de Jacob Lenz tel que le réinvente Georg Büchner, par le truchement du Pasteur Oberlin**.

Et c'est cela que d'une manière hallucinante, **fait vivre, fait advenir Johan Leysen**.

Un pantalon, un pull, des chaussures souples, c'est tout. **Un homme d'aujourd'hui**. Il ne bouge presque pas, glissant simplement de gauche à droite, très peu, comme se recentrant au fur et à mesure de la représentation.

Le corps est immobile, mais pas le visage, un peu dans la pénombre car les films qui sont diffusés sans arrêt derrière lui, sont pour l'essentiel des sapins recouverts de neige, des paysages enneigés, avec quelques éclats plus minéraux et même des ciels rougis.

La vidéo devient passionnante à la fin, quand les branches d'arbres, ployant sous la neige, ont l'air de griffures abstraites.

Le corps ne bouge pas, glisse de côté, pieds bien ancrés, mais ce sont **les bras, les mains** qui doublent le discours de Johan Leysen.

Il y a aussi l'énonciation. Il n'incarne que l'écriture. Il n'est ni Büchner, ni Oberlin, ni Lenz. **Il est l'encre**.

La voix est précise, le **timbre unique** et jusqu'au très subtil accent, imposent le mystère même du génie, de la folie, du désir de mourir et du monde, consolateur et effrayant à la fois.

Exceptionnelle présence qui nous restitue, d'une manière à la fois très fidèle à la traduction de Georges-Arthur Goldschmidt (éditions Vagabonde, 2009), et très personnelle, fascinante, une manière qui subjugué, le texte et la tragédie de Jacob Lenz et de ceux qui, impuissants, tentent de l'aider.

Johan Leysen se préoccupe de poésie, redisons le, de l'encre du texte, non pas du **tableau clinique de la folie de Lenz**, qui bien sûr affleure aussi.

C'est un moment très fort, très pur, très rare. Comme un instant inouï, bref, inoubliable.

Nanterre-Amandiers, salle du Planétarium, du mardi au vendredi à 20h00, samedi (horaire modifié à cause du spectacle de Macaigne qui fait beaucoup de bruit), 19h00, dimanche 16h00. Durée : 1h20.

Réservations : 01 46 14 70 00.

Renise du 17 au 27 janvier à la Comédie de Reims

Lenz, texte de Georg Büchner, traduction de Georges-Arthur Goldschmidt (Editions Vagabonde, 2009), mise en scène de Jacques Osinski

Crédit Photo : Yann Chapotel



Lenz, texte de **Georg Büchner**, traduction de **Georges-Arthur Goldschmidt** (Editions Vagabonde, 2009), mise en scène de **Jacques Osinski**

La nouvelle *Lenz* (1835) est le récit de l'errance du poète allemand – titre éponyme – dans les vallées vosgiennes, évoquant la marche vers la folie de ce dramaturge et malheureux poète devenu fou, un contemporain du jeune Goethe – un double.

Représentant du courant littéraire allemand préromantique, et souffrant de troubles psychiques récurrents, Lenz séjourne chez le pasteur Oberlin, dès 1777. A partir du journal du pasteur Oberlin, des témoignages et de la correspondance de Lenz, Büchner écrit un récit libre et fictionnel, proche des enjeux esthétiques de son héros voué à un destin tragique, entre variation des points de vue pour un texte inachevé.

Le metteur en scène Jacques Osinski s'est emparé de ce texte-abîme, à la fois l'abîme d'un paysage avec ses chaos et l'abîme insaisissable d'un moi intérieur.

Le comédien Johan Leysen interprète Lenz – acteur et narrateur –, livrant au spectateur les soubresauts de son âme, perdu dans les vertiges d'une nature hivernale somptueuse, perspectives enneigées, cimes montagneuses, pics rocheux.

Promenades, balades, errances choisies et assumées, il éprouve une disposition à se perdre loin de la société dans une nature qui engouffre l'être en ses profondeurs :

« Un matin il sortit, de la neige était tombée pendant la nuit, dans la vallée la lumière d'un soleil éclatant, mais plus loin le paysage à moitié dans le brouillard. Il s'écarta vite du chemin et monta sur une légère hauteur, plus de traces de pas, il se dirigeait vers la lisière d'un bois de sapins, le soleil découpait des cristaux, la neige était légère, floconneuse... » Traces de gibier, oiseau qui volète, arc-en-ciel, la nature et ses détails vivants, exactement perçus, touche le promeneur au plus vif de son être.

Sur les murs disposés en coin, derrière le comédien, sont projetées les images d'une nature majestueuse, filmées par le vidéaste Yann Chapotel, une nature qui reflète le trouble intérieur de Lenz, soumise aux distorsions de sa perception qui l'écarte de lui-même. L'acteur semble se tenir au bord du gouffre tandis que les images défilent à leur rythme propre – lenteur sereine et mystérieuse ou bien accélération soudaine.

Découverte au détour d'un chemin d'une église villageoise perchée au plus haut d'un pic, et contemplation radieuse de jeunes filles vêtues de sombre, un missel et un petit mouchoir blanc à la main, se frayant un passage sur les chemins escarpés.

En 1835, Büchner veut en finir avec l'idéalisme, affirmant, tel le héros : *« Les poètes dont on prétend qu'ils rendent la réalité sont loin de la comprendre ; cependant ils sont encore plus supportables que ceux qui s'attachent à la transfigurer. »* Shakespeare, les chants populaires et Goethe sont les rares créateurs cités.

Lenz est poussé à l'athéisme, face au constat d'impuissance divine devant les souffrances humaines, de la même manière qu'il s'est opposé à Büchner, collaborateur du *Messenger hessois* à Darmstadt, l'impuissance politique - absence d'insurrection paysanne et obligation pour le dissident politique de fuir à Strasbourg,

Les temps modernes fraient désormais avec le matérialisme - vertus et travers. Mais, à vouloir frayer avec le matérialisme, Lenz reste un croyant paradoxal sans Dieu, un athée fêlé qui rencontre l'ennui - sentiment qui envahit l'œuvre de Büchner :

» *La plupart des hommes prient par ennui, aiment par ennui, par ennui les uns sont vertueux, d'autres vicieux, moi je ne suis rien, je n'ai même pas envie de mettre fin à mes jours : c'est trop ennuyeux.* »

Lenz rejette le pathos, tel Büchner de culture religieuse, philosophique et littéraire.

!Empêché d'assouvir ses tentatives suicidaires, enchaîné le long du chemin qui le mène à Strasbourg, le soir sous l'or de la lune contemplée, il arrive à destination, un matin pluvieux. Il semble triste, se conduit normalement mais ressent un grand vide.

Représentant de la vitalité de l'instinct, de l'isolement originel, du souci du peuple - indéfectible, révoqué et enligné, ce Lenz décrit avec une précision clinique le sentiment immense de la perte existentielle.

Véronique Hotte

Nant erre -Amandiers, Centre dramatique national 7 a"enlle Pablo Picasso - 92200, du 23 novembre au 3 décembre, mardi, mercredi, jeudi, vendredi à 20h, samedi à 18h et dimanche à 16h. Tél : 01 46 14 70 00

Comédie de Reims, Centre dramatique national, du 17 au 27 janvier 2018.

Réservez : Spectacles à ne pas manquer

PAR
Fabienne Arvers

Rubrique hebdomadaire du 22 au 29 novembre

Le théâtre de Nanterre-Amandiers met les bouchées doubles : pas moins de quatre spectacles démarrent cette semaine : *A nous deux maintenant* de Jonathan Capdevielle, du 23 novembre au 3 décembre, et deux créations de Vincent Macaigne : *Je suis un pays ...* et *Voilà ce que jamais je en te dirai*, du 25 novembre au 8 décembre (voir les articles de Fabienne Arvers et Patrick Sourd dans *Les Inrockuptibles* du 22 novembre).



"Lenz" (c) Pierre Grosbois

Enfin, Jacques Osinski y crée *Lenz* de Georg Büchner (du 23 novembre au 3 décembre) avec un acteur hors pair, Johan Leysen. Seul en scène, celui-ci nous fait entendre le récit inachevé écrit par Büchner à 22 ans. "Le jeune écrivain regarde son prédécesseur Lenz, figure majeure du 'Sturm und Drang', malheureux poète devenu fou, déclare Jacques Osinski. Il se lance sur ses traces, parcourt les montagnes que l'autre a parcouru, se plonge dans les cahiers du pasteur Oberlin qui avait recueilli le poète et fait, à partir de tous ces matériaux, un récit qu'il ne terminera pas. Cet assemblage de matériaux, cette forme inachevée donnent au texte une grande modernité. La nouvelle mêle l'objectivité d'Oberlin et la subjectivité de Büchner." Les montagnes sont présentes, filmées sur deux saisons, par le vidéaste Yann Chapotel.

Lenz de Georg Büchner au théâtre Nanterre-Amandiers

Publié le 15 novembre 2017 Par Maïlys C.



Infos pratiques



Du 23 novembre 2017
Au 3 décembre 2017

[Plus d'informations](#)



Théâtre Nanterre-Amandiers
7, avenue Pablo-Picasso
92000 Nanterre

Le théâtre Nanterre-Amandiers accueille une mise en scène du "Lenz" de Georg Büchner par Jacques Osinski, avec Johan Leysen. À voir du 23 novembre au 3 décembre 2017.

Lenz est l'un des textes emblématiques de la littérature allemande. Signé par Georg Büchner et initialement pensé comme un récit et non comme une pièce de théâtre, il est ici adapté sur la scène du **théâtre Nanterre-Amandiers** par le très grand **Jacques Osinski**, que l'on connaît notamment pour son travail autour de spectacles du répertoire classique et contemporain.

L'histoire raconte la destinée d'un dramaturge devenu fou. Nous sommes à la fin du XVIIIème siècle, et l'homme fait partie d'un courant de création allemand qui préfigure les préoccupations du romantisme (pour lequel les sentiments sont extrêmement importants). En 1777, Lenz part à la rencontre d'un pasteur célèbre et séjourne chez lui.

Ainsi, le texte mélange des **sources documentaires** (journal d'Oberlin, témoignages divers et correspondance de Lenz, qui ont réellement existé) et un **récit fictionnel**, quoiqu'inspiré de la vie de l'auteur **Georg Büchner**.

L'ensemble donne lieu, chez Jacques Osinski, à une création d'1h20 puissante, au propos sensible autour des difficultés d'être artiste. Vidéos et lumières accompagnent l'acteur, **Johan Leysen**, seul en scène.

Brillant.

Informations pratiques :

Lenz de Georg Büchner

Au théâtre Nanterre-Amandiers

Du 23 novembre au 3 décembre 2017

Mardi, mercredi, jeudi, vendredi : 20h

Samedi : 18h

Dimanche : 16h